



Récits évangéliques

15 - / Saint Cléophas

SPIRITUALITÉ



SAINT CLÉOPHAS

I

Le chapitre xxiv de saint Luc, depuis le verset 13 jusqu'au verset 33, renferme un des plus suaves récits de l'Évangile. C'était sur le soir du jour de la résurrection de Notre-Seigneur : « Voilà que deux d'entre les disciples s'en allaient à un bourg nommé Emmaüs, éloigné de Jérusalem de soixante stades. Et ils s'entretenaient de ce qui s'était passé. Or, pendant qu'ils parlaient et qu'ils s'entretenaient ensemble, Jésus lui-même s'approchant se mit à marcher avec eux. Mais quelque chose était sur leurs yeux, et les empêchait de le reconnaître. Et il leur dit : De quoi vous entretenez-vous en marchant ? Et pourquoi êtes-vous tristes ?

II

« Et l'un d'eux, nommé Cléophas, lui dit : Êtes-vous seul étranger dans Jérusalem, au point d'ignorer ce qui vient de s'y passer en ces jours ? Et il leur dit : Quoi donc ? Ils répondirent : Touchant Jésus de Nazareth, ce prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple ; et comme les princes des prêtres et nos chefs l'ont livré, pour être condamné à mort et l'ont crucifié. Or,

nous espérions que ce serait lui qui délivrerait Israël : et de plus encore, voici maintenant le troisième jour depuis que ces choses sont arrivées.

III

« Il est vrai que quelques femmes, de celles qui étaient avec nous, nous ont troublés ; car étant allées avant le jour au sépulcre, et n'ayant point trouvé son corps, elles sont venues, disant qu'elles ont vu les anges, qui les ont assurées qu'il vivait et quelques-uns des nôtres sont allés au sépulcre, et ont trouvé que toutes choses étaient comme les femmes les avaient rapportées ; mais pour lui, ils ne l'ont point trouvé. Jésus leur dit : Insensés, dont le cœur est si lent à croire ce que les prophètes ont annoncé ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrit toutes ces choses, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ? Et commençant depuis Moïse, et continuant par tous les prophètes il leur interprétabat ce qui avait été dit de lui dans toutes les Écritures.

IV

« Et ils approchaient du bourg où ils se rendaient, et il parut vouloir aller plus loin. Mais ils le forcèrent de s'arrêter, disant : Demeurez avec nous ; car il se fait tard et le jour est déjà sur son déclin. Et il entra avec eux. Et étant à table, il prit le pain, et le bénit ; et l'ayant rompu il le leur donna. Dans ce moment leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent ; mais il disparut à leurs yeux. Et ils se dirent l'un à l'autre : Notre cœur n'était-il pas embrasé en nous, lorsqu'il nous parlait dans le chemin, et qu'il nous expliquait les Écritures ? Et se levant à l'heure même, ils retournèrent à Jérusalem, où ils trouvèrent assemblés les onze et ceux qui

les suivaient, et ils leur racontèrent ce qui leur était arrivé en chemin, et comment ils avaient reconnu le Seigneur à la fraction du pain. »

V

Emmaüs, où se rendaient les deux disciples, était un bourg, distant de Jérusalem d'environ trois lieues, et renommé pour ses eaux thermales. C'était autrefois une place importante, mais des soldats romains y ayant été massacrés, Quintilius Varus, gouverneur de la Judée, la fit brûler, quelques années avant Notre-Seigneur. Soit à cause des nombreux étrangers que ses bains y attiraient, soit pour toute autre raison, Emmaüs fut promptement rebâti. Après la prise de Jérusalem, les Romains en firent même une ville considérable à laquelle, en souvenir de leurs victoires, ils donnèrent le nom de *Nicopolis* (ville de la Victoire). Commencée par Vespasien, elle fut agrandie par Alexandre Sévère et par Héliogabale. Un simple village, appelé Culonieh, la remplace aujourd'hui.

Parmi les sources chaudes qui faisaient la réputation d'Emmaüs, il y en eut une dont l'histoire nous a fait connaître la propriété miraculeuse. Voici en quels termes en parle l'historien grec Sozomène. « Avant d'arriver à Emmaüs, non loin de l'endroit où trois routes se rencontrent et où Notre-Seigneur, marchant avec Cléophas le jour de sa résurrection, feignit de vouloir se rendre à un autre bourg, se trouve une source salutaire, qui guérit de leurs maladies non seulement les hommes, mais les animaux. La tradition est que, dans un de ses voyages, le Sauveur accompagné de ses disciples se lava les pieds à cette source, et lui communiqua sa vertu miraculeuse. »

VI

Les deux disciples s'entretenaient entre eux du Messie, de leurs espérances et de leurs regrets. On sait que lorsque deux disciples de quelque sage marchaient dans la campagne, ils devaient s'entretenir de la loi; autrement ils étaient répréhensibles. C'est au milieu de la conversation de Cléophas et de son compagnon, dont le nom est incertain (1), que Notre-Seigneur s'approcha d'eux, sous la figure d'un étranger. Après les avoir écoutés quelques instants il prit lui-même la parole, et leur montra tout ce que les Écritures disaient du Messie et surtout de ses souffrances. Le discours du divin Maître ravisait les heureux disciples, lorsqu'il feignit de vouloir les quitter. Ils s'y opposèrent, et mirent tant d'instance à le retenir, que l'Évangile dit qu'ils le *forcèrent*. Il entra donc avec eux dans la maison de Cléophas, et les récompensa magnifiquement de leur hospitalité.

VII

S'étant mis à table avec eux, il prit le pain, le bénit, le rompit et le leur présenta. Dans notre traité du *Signe de la croix*, nous avons montré que l'usage de bénir le pain, en d'autres termes de dire le *Bénédictié*, est aussi ancien que le monde, aussi étendu que le genre humain : commun aux juifs, aux gentils, aux Grecs, aux Romains, aux sauvages même, en un mot à tous les peuples et peuplades des quatre parties du monde : de sorte qu'il n'y a, pour manger sans prier, que *les bêtes et ceux qui leur ressemblent*.

(1) Saint Ambroise, qui plusieurs fois parle de lui dans ses ouvrages, l'appelle *Ammaon*; Origène croit que c'était saint Siméon, frère de saint Jacques et fils de saint Cléophas. *Comment. in Joan.*

Chez les juifs, dans les repas ordinaires, c'était le père de famille qui récitait la prière. Mais lorsqu'un docteur de la loi était présent, c'est lui qui disait le *Bénédicité*; les convives répondraient : *Amen*. Celui qui avait bénit la table rompait aussi le pain, et le présentait aux convives. Ceux-ci ne commençaient à manger qu'après qu'il avait goûté aux mets. Jésus commença donc la prière traditionnelle : Bénissez le Seigneur qui nous a donné le pain de la terre; et les deux disciples répondirent : *Amen*.

VIII

Il rompit alors le pain; et il le leur offrit. Mais ce pain était devenu entre ses mains son propre corps; de sorte que Notre-Seigneur lui-même est le premier qui ait donné la communion sous une seule espèce; d'une part, il n'est nullement question de consécration de calice; d'autre part, aussitôt après la porrection du pain les yeux des disciples furent ouverts, et ils reconnurent Notre-Seigneur, qui disparut. Ainsi se trouve justifié d'avance l'usage de la communion sous une seule espèce. Nous voyons ici la récompense de l'hospitalité et l'effet admirable de la sainte Eucharistie. C'est en mangeant la chair de l'Homme-Dieu, que le chrétien ouvre les yeux à la vérité sur tous les devoirs de la vie et qu'il trouve la force de les accomplir. La pauvre humanité a toujours eu la conscience plus ou moins nette de ce fait mystérieux et faim de cet aliment divin. De là, chez tous les peuples, des sacrifices sanglants et la manducation de la chair immolée, c'est-à-dire consacrée, et en quelque sorte divinisée par le sacrifice.

IX

On croit que le bénédicité dont il est question dans notre

évangile n'est pas celui qui avait lieu au commencement du repas. Il serait donc probable que Notre-Seigneur voulut manger avec les deux disciples, afin de les convaincre qu'il n'était pas un fantôme; et que ce fut vers la fin du repas qu'il bénit le pain, et, comme dans la dernière cène, le changea en son corps adorable. L'Évangile ajoute qu'après cette manducation divine Notre-Seigneur disparut. Tel est, en effet, le privilège des corps glorieux de pouvoir se rendre visibles ou invisibles à volonté: nous le voyons plusieurs fois dans Notre-Seigneur ressuscité, modèle des élus.

X

Hélécas, évêque de Saragosse, dit dans ses additions à la Chronique de Lucius Dexter que Cléophas, ou Alphée, l'un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur, est le frère de S. Joseph, époux de la très sainte Vierge et le père de S. Jacques le Mineur (1); il était par conséquent l'oncle de Notre-Seigneur et c'est pour honorer cette parenté qu'il avait bien voulu lui donner, que Notre-Seigneur lui apparut avant de se faire voir aux apôtres réunis dans le Cénacle.

S. Luc rapporte en effet que saint Cléophas et son compagnon revinrent aussitôt à Jérusalem pour dire aux apôtres qu'ils avaient vu le Seigneur. Ils les trouvèrent assemblés avec d'autres disciples qui leur dirent : Le Seigneur est vraiment ressuscité, et il est apparu à Simon (Pierre). Saint Cléophas et l'autre disciple, que Origène croit avoir été son fils saint Siméon, racontèrent alors ce qui leur était arrivé dans le chemin et comment ils avaient reconnu le Seigneur à la frac-

(1) *Alphæus, qui et Cleophas, unus de septuaginta discipulis, ut docet S. Hieronymus, et frater Josephi, sponsi B. Virginis, in castello Emaunte pro Christo Judæis occiditur.*

tion du pain. Et pendant qu'ils parlaient, Jésus se tint au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous.

XI

Revenu à Emmaüs dont il était habitant, Cléophas prêcha courageusement la divinité de Notre-Seigneur. Les Juifs, irrités, s'emparèrent de sa personne et le mirent à mort, suivant la tradition, dans la maison même où il avait eu le bonheur de recevoir le divin Maître. Sa fête est fixée au 25 septembre dans le martyrologue romain, qui s'exprime ainsi : « Au bourg d'Emmaüs, naissance du bienheureux Cléophas, disciple de Jésus-Christ, que la tradition nous apprend avoir été martyrisé par les Juifs pour avoir prêché Jésus-Christ, dans la même maison où il avait reçu Notre-Seigneur à sa table ; et où on lui éleva un glorieux tombeau. »

Sa maison, consacrée par la présence du Divin Maître, devint une église, dans laquelle, au rapport de saint Jérôme, on célébrait les saints Mystères.

XII

Remarquons le sens profond du langage de l'Église : pour elle le jour du martyre de ses enfants n'est pas le jour de leur mort, mais le jour de leur naissance. Ainsi mourir, c'est naître. Rien n'est plus vrai, plus beau et plus désirable. Vivons donc comme les Saints, et le jour de notre mort sera le jour où nous naîtrons à la vie véritable.

Saint Cléophas était l'objet d'un culte particulier chez les chevaliers teutoniques ; dans les anciens bréviaires on trouve en son honneur l'oraison suivante : « Apaisé par les supplications du bienheureux Cléophas, votre disciple et votre martyr, accordez-nous, Seigneur, nous vous en conjurons,

le pardon de nos péchés, et les remèdes qui nous communiquent l'immortalité : *Beati Cleophæ martyris tui atque discipuli, quæsumus, Domine, supplicatione placatus, et veniam nobis tribue, et remedia sempiterna concede.*

Voir: Sepp, *Vie de N.-S. J.-C.*, t. II, c. 74; Bar., an. 34, n. 93; Cor. a Lap. in *Luc.* xxiv, 13-33; Helecas, ad *Chronic.* L. Dextri et M. Maximi; Dorothæus et Niceph., in *vita Cleophæ*; Sozom. *Hist.*, lib. V, c. xxi; Saint Chrysost. *Homil.* 17; Saint Jérôm. *Epitaph. Paulæ*, c. 3; M. Maistre, *Les témoins du Christ*, p. 409 et suiv., etc. etc.